

L'enchantement dans la détresse : l'irréconciliable réconcilié chez Gabrielle Roy

Paul G. Socken

Volume 14, numéro 3 (42), printemps 1989

Gabrielle Roy

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200797ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200797ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Socken, P. G. (1989). L'enchantement dans la détresse : l'irréconciliable réconcilié chez Gabrielle Roy. *Voix et Images*, 14(3), 433–436.
<https://doi.org/10.7202/200797ar>

L'enchantement dans la détresse: l'irréconciliable réconcilié chez Gabrielle Roy

par Paul G. Socken, Université de Waterloo

L'autobiographie de Gabrielle Roy commence par un court chapitre qui ne donne pas de date précise. Au contraire, l'auteur souligne déjà avec le premier mot interrogatif — *Quand?* — qu'elle ne sait pas, puisqu'elle cherche à savoir, quand a eu lieu l'incident qu'elle raconte.

Quel moment justifie la position qui lui est accordée? De quel incident considérable s'agit-il? En réalité, il n'y a rien de plus banal. Elle parle de ses excursions à pied avec sa mère de Saint-Boniface à Winnipeg, alors qu'elles allaient faire leurs achats. Cependant, ces excursions se révèlent être au cœur de la formation affective et artistique de Gabrielle Roy.

Commencer une autobiographie par un souvenir sans référence temporelle montre, d'une part, la dominance de cet événement dans l'esprit de l'écrivain et suggère, d'autre part, qu'il n'a pas été isolé.

En fait, la narration à l'imparfait et la première phrase qui essaie de situer la première des excursions — *Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois [...] (DE, p. 11)* — confirment l'aspect habituel de l'incident que Gabrielle Roy a choisi pour inaugurer l'histoire de sa vie. Elle ne répond pas à la question, car c'est une question pour la forme, qui rehausse l'intérêt du lecteur.

Selon François Ricard, Gabrielle Roy est partagée entre la quête de l'idéal et le réel¹, ce qui est une autre façon de dire que son univers romanesque se compose de valeurs antithétiques. La constatation de Ricard est exacte et n'est jamais plus vraie que dans la *Détresse et l'enchantement*, dont le premier chapitre représente la quintessence.

Lorsqu'on lit et relit ce premier chapitre, on est frappé par une série d'oppositions. On peut commencer par l'opposition ville-campagne, car Gabrielle et sa mère vont à pied de Saint-Boniface où *nous n'étions pas nombreux* (p. 16) à Winnipeg, *l'orgueilleuse ville [qui] avalait des milliers de personnes sans que cela y parût* (p. 13). L'opposition entre Saint-Boniface et Winnipeg ouvre la voie à une série d'antithèses entre le français et l'anglais, l'inférieur et le supérieur, la pauvreté et la richesse, la précarité et la sécurité, le

1 François Ricard, «Gabrielle Roy: le cercle enfin uni des hommes» *Liberté*, n° 103 (vol XVIII, n° 1), janvier-février 1976, p. 59-78.

spirituel et le matériel, l'optimisme et le pessimisme et, enfin, entre la détresse et l'enchantement.

Gabrielle et sa mère se sentent humiliées et aliénées en parlant français à Winnipeg, *cette lutte toujours à reprendre, jamais gagnée une fois pour toutes [...] (p. 14)*. La question de la langue occupe le premier plan du chapitre, mais elle est nuancée et reliée aux oppositions signalées précédemment.

Si Gabrielle et sa mère se voient en étrangères à cause de leur langue, cela évoque leur statut social inférieur. L'auteur dit, dans la première phrase, qu'elle était, dans son propre pays, *une espèce destinée à être traitée en inférieure (p. 11)*. En fait, tout le chapitre est parsemé des mots *dépaysement, intimidant, étrangers, humiliation* et *vaincue*. L'angoisse décrite par Gabrielle est en partie attribuable à l'omniprésent sentiment d'infériorité.

L'opposition entre le français et l'anglais, et entre l'inférieur et le supérieur, ne peut pas être séparée de la question pécuniaire. L'auteur ne cesse de faire mention de la pauvreté de sa famille comparée à la situation d'autres gens dans *la riche ville voisine (p. 12)*. Gabrielle et sa mère vont à Winnipeg, parce qu'*il y a solde, chez Eaton (p. 11)*, et en tant que *pauvres gens*, parce qu'elles veulent acheter des marchandises *à bon marché avec leur argent si péniblement gagné (p. 12)*. Les mots et les expressions qui évoquent la misère abondent — *le chiche argent, aubaines, rabais, la petite somme (p. 12)* et *gêne d'argent (p. 16)*. Il y a des riches et des pauvres, et l'auteur ne laisse pas de doute sur la situation de sa famille. Cette pauvreté est encore un élément qui contribue à la peine de la jeune fille.

On ne s'étonnera donc pas que Gabrielle Roy présente sa situation — ce qu'elle appelle *notre condition, à nous Canadiens français du Manitoba (p. 17)* — comme précaire et fragile. Rentrer chez elles, dans leur vie *à la française, au sein du pêle-mêle et du disparate de l'Ouest canadien, devait nous apparaître à chaque fois une espèce de miracle [...] (p. 16-17)*. Leur culture lui paraît toujours menacée: *C'était comme si nous avions toujours eu un peu peur qu'elle nous fût un jour ravie. (p. 17)* Gabrielle et ses compatriotes, se sentant marginaux et dans un état provisoire, ne connaissent pas la sécurité et la permanence des anglophones majoritaires. Cette vulnérabilité au niveau culturel occasionne également les sentiments de tristesse exprimés par l'auteur.

La guerre de situations contrastantes et de conditions différentes appelle un vocabulaire militaire. On passe à *la lutte ouverte, la mère à l'attaque (p. 13)*, mais parfois elle se sent *vaincue d'avance (p. 14)*. C'est en partie pour cette raison que la jeune fille et sa mère oscillent de l'optimisme au pessimisme, de l'espoir à la déception. Elles partent *toujours animées par un espoir et d'humeur gaie (p. 11)*, *l'espoir si doux au cœur [...], portée à l'optimisme et même au rêve (p. 12)*. Cependant, peu après, frappées par *je ne sais quelle transformation (p. 12)*, elles reviennent *éteintes et, au fond, presque toujours attristées (p. 15)*.

Les oppositions ne cessent donc de jaillir dans ce chapitre des plus riches. De plus, comme nous l'avons déjà constaté, il sert de microcosme pour le monde entier et les expériences généralisées de Gabrielle Roy:

Plus tard, quand je viendrais à Montréal et constaterais que les choses ne se passaient guère autrement dans les grands magasins de l'ouest de la ville, j'en aurais les bras fauchés, et le sentiment que le malheur d'être Canadien français était irrémédiable. (p. 15)

La détresse comme elle est décrite dans ce chapitre est chose vécue, lourde de conséquences tant pour l'individu que pour le groupe.

Les oppositions révèlent un monde foncièrement et profondément divisé et finissent par convaincre l'auteur qu'être Canadien français est une malchance. Toutefois, le titre qu'elle a choisi pour son autobiographie signale l'enchantement aussi bien que la détresse. Où pourrait-on voir l'enchantement, le bon dans l'état de choses ainsi décrit?

Si Gabrielle et les autres habitants de Saint-Boniface sont appauvris financièrement et linguistiquement, ils ne le sont pas du tout sur le plan moral et spirituel. Gabrielle et sa mère sont armées de leur sens de l'humour — *le fou rire nous gagnait [...] les épaules secouées de rire* (p. 14) — et rassurées par leur petite ville où elles aperçoivent *les clochers de la cathédrale, puis le dôme du collège des jésuites, puis des flèches, d'autres clochers* (p. 16). Le contraste entre le matérialisme de Winnipeg et l'aspect spirituel de Saint-Boniface se fait sentir. Celle-ci est *bien plus adonnée à la prière et à l'éducation qu'aux affaires* et cela *[les] consolait* (p. 16). La ville leur rappelle qu'ils sont *faits pour l'éternité et que nous serions consolés d'avoir eu tant de misère à joindre les deux bouts* (p. 16). Le verbe *consoler* est employé deux fois en deux phrases. La détresse dont parle l'auteur n'est donc pas absolue. L'aliénation culturelle et linguistique et le manque d'argent sont réels et pénibles, mais il y a moyen d'être consolé. La mention de la consolation annonce l'enchantement, c'est-à-dire la réconciliation des oppositions en surmontant le chagrin de la vie.

Il n'y a pas que le titre qui évoque la notion d'équilibre. Si l'antithèse est le principe fondamental qui anime ce chapitre — et peut-être l'ensemble des livres — il y a une image saisissante qui signifie atténuation de la souffrance et laisse à penser que tout n'est pas détresse.

Il y a le pont. Gabrielle et sa mère passent de Saint-Boniface à Winnipeg sur *le pont Provencher au-dessus de la Rouge* (p. 11). L'auteur fait mention du pont quatre fois, trois fois pour signaler la transformation de *riches* en *pauvres*, de citoyennes en étrangères, une fois en sens inverse pour les laisser se retrouver chez elles soulagées. Cependant, actant au sens négatif ou positif, le pont est surtout un symbole du va-et-vient, du mouvement, du mobile. Un moment heureuse, un autre attristée, tantôt humiliée, tantôt consolée, Gabrielle, en traversant le pont, fait l'apprentissage de la vie. Si triste que ce soit, traverser le pont veut dire rejoindre la vie, confronter la réalité et ses oppositions, assimiler les expériences de toutes sortes pour se former en tant que personne et écrivain, et passer, toujours passer, ne jamais s'arrêter.

Traverser le pont est également le reflet naturel du cadre familial: *Ce n'était pas seulement pour économiser mais parce que nous étions tous naturellement chez nous, aimant nous en aller au pas, le regard ici et là,*

l'esprit où il voulait, la pensée libre [...] (p. 11) Ce n'est pas la réalité dure et cruelle qui confère au monde de Gabrielle Roy sa dimension tragique, mais plutôt le fait de s'emmurer et de s'isoler, la crainte d'être immobile dans un monde multiple et complexe. Tant qu'il y a mouvement, signe de *pensée libre*, il y a possibilité de réconcilier les oppositions. Gabrielle dit de sa mère qu'elle *n'eut qu'à mettre le pied hors de la routine familière pour être aussitôt en voyage, disponible au monde entier (p. 12)*. C'est pour cette raison que l'auteur parle en termes positifs malgré sa détresse: *Cette sensation de dépaysement, de pénétrer, à deux pas seulement de chez nous, dans le lointain, m'était plutôt agréable, quand j'étais enfant. Je crois qu'elle m'ouvrait les yeux, stimulait mon imagination, m'entraînait à observer (p. 11)*. Là encore, le mot *agréable* annonce l'enchantement éventuel. L'observation et l'imagination du futur écrivain se font jour déjà, non pas malgré l'expérience pénible, mais grâce à elle.

Non seulement les contraintes subies servent à former la vie et l'art de Gabrielle Roy, elles aident aussi à concevoir une philosophie optimiste:

Cette humiliation de voir quelqu'un se retourner sur moi qui parlais français dans une rue de Winnipeg, je l'ai tant de fois éprouvée au cours de mon enfance que je ne savais plus que c'était de l'humiliation. Au reste, je m'étais moi-même retournée fréquemment sur quelque immigrant au doux parler slave ou à l'accent nordique. Si bien que j'avais fini par trouver naturel, je suppose, que tous, plus ou moins, nous nous sentions étrangers les uns chez les autres, avant d'en venir à me dire que, si tous nous l'étions, personne ne l'était donc plus. (p. 13)

L'observation et l'imagination dont elle parle font comprendre que chacun est en quelque sorte un étranger. L'identification avec une autre personne qui souffre est un signe de la détresse sinon annulée du moins tempérée. Ces phrases résument l'humanisme de l'auteur, fait de l'enchantement dans la détresse. De cette constatation de sympathie naît l'idée de la fraternité issue de la souffrance universelle.

Si Gabrielle Roy a écrit ce chapitre comme une introduction à son autobiographie, ce n'est donc pas seulement parce que l'incident raconté en précède d'autres sur le plan chronologique, mais plutôt parce qu'il s'impose dans son esprit. La question posée à la première phrase ne trouve pas de réponse à la fin du chapitre. Au lieu d'une réponse, on lit une série d'antithèses, et l'image d'un pont où on passe constamment entre les pôles de l'antithèse. Enfin, ce premier chapitre présente, de façon non exprimée, mais évoquée par les artifices littéraires qu'on a analysés, l'écrivain, l'œuvre entière, toute la philosophie, en quelques pages révélatrices.